

**La Cour fédérale
à l'UQAM**
Page 2



**De Frankenstein
à Einstein**
Page 5



**Nancy Morin
championne
de goalball**
Page 9



Le journal de
l'Université du Québec
à Montréal

L'UQAM

Volume XXXIII
Numéro 7
27 novembre 2006

David Altmejd et Louise Déry Nos représentants à Venise

Claude Gauvreau

L'ambiance était euphorique. Des dizaines de personnes, parents, amis et artistes, s'étaient rassemblées dans un bar du centre-ville pour fêter le sculpteur David Altmejd, de passage à Montréal. À 32 ans, il est le plus jeune artiste à représenter le Canada à la Biennale de Venise, la plus ancienne et la plus prestigieuse exposition internationale d'art contemporain, dont la 52^e édition se tiendra du 10 juin au 21 novembre 2007.

«L'idée de participer à cet événement m'excite tellement que j'y pense jour et nuit. Cela prouve que j'avais raison de persévérer et de me faire confiance», raconte David Altmejd avec un large sourire.

Diplômé de l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM (B.A., 1998) et de l'Université Columbia (MFA, 2001), David Altmejd partage son temps entre Montréal, New York et Londres. En quelques années, il a acquis une renommée mondiale: ses œuvres ont été exposées au Québec, aux États-Unis, en Europe, et se retrouvent aujourd'hui dans des collections comme celles des musées Guggenheim et Whitney de New York.

C'est la commissaire Louise Déry, directrice de la Galerie de l'UQAM, qui est chargée d'organiser l'exposition de David Altmejd. «Il lui a fallu du

courage pour accepter de relever le défi que représente la Biennale de Venise, souligne Mme Déry. Mais quand on sait que cet événement va attirer plus d'un million de visiteurs, près de 5 000 journalistes d'une cinquantaine de pays, et au-delà de 30 000 professionnels du milieu de l'art et des musées, on se dit que le jeu en vaut la chandelle.»

Force esthétique

David Altmejd a été sélectionné par un jury d'experts en art contemporain international qui a reconnu l'originalité et l'audace de sa démarche, déclare Louise Déry. «Quand j'ai vu pour la première fois ce qu'il faisait, j'ai moi-même été soufflée par la puissance et la vitalité de ses œuvres. Et depuis neuf ans, je n'ai pas cessé de suivre son travail.»

Les installations sculpturales de David Altmejd sont spectaculaires et convient le public à vivre des expériences sensorielles. Son vocabulaire plastique explore les interactions entre l'animal et l'humain et entre le biologique et le minéral. La figure mythique du loup-garou, récurrente dans son œuvre, constitue une sorte de métaphore dramatique de l'être, partagé entre un côté bon et un côté diabolique, mais aussi de la condition humaine à l'heure des manipulations génétiques.

Le jeune sculpteur a l'intention

d'exploiter l'architecture du pavillon du Canada à Venise, bâtiment en forme d'hémicycle, très éclairé, et ouvert sur un boisé. «C'est un endroit magnifique où règne une ambiance romantique. Cela m'a donné l'idée de construire une volière gigantesque avec des structures en miroir», explique-t-il.

Pour produire l'exposition, la Galerie a obtenu la collaboration du Conseil des arts du Canada, du ministère fédéral des Affaires extérieures et du Musée des beaux-arts du Canada. Elle a reçu également un appui financier décisif de la nouvelle Fondation DHC/ART, commanditaire exclusif de David Altmejd et du pavillon canadien à la Biennale. Financé par des intérêts privés, cet organisme montréalais sans but lucratif présentera à compter de l'automne 2007 des expositions d'artistes canadiens et internationaux parmi les plus importants de l'heure. Les fondations pour les arts étant peu nombreuses au Canada, c'est tout le milieu de l'art contemporain qui se réjouit de l'implantation de DHC/ART dans le Vieux-Montréal.

Rappelons que la Galerie de l'UQAM consacrera sa dernière exposition de la saison à David Altmejd, du 11 mai au 8 juillet 2007. Présentée dans le cadre de la Biennale de Montréal, elle circulera dans deux autres centres urbains au Canada: Oakville et Calgary ●

Le recteur quittera l'UQAM le 8 décembre prochain

Comme on sait, le recteur, M. Roch Denis, a présenté sa démission au président du Conseil d'administration, M. Alain Lallier, le jeudi 23 novembre dernier, en début d'après-midi. Il lui a remis sa lettre de démission qui fait état «des contraintes d'une situation financière marquée par le sous-financement et l'absence de réinvestissement». Il signale que «pareille conjoncture est propice aux mécontentements légitimes et aux divisions». Il précise par ailleurs que «pour diriger une grande institution, il faut la confiance de la communauté», ce qu'il n'avait plus, à ses yeux. M. Denis tient également à préciser qu'il quitte ses fonctions avec le sentiment d'avoir servi l'UQAM au meilleur de ses capacités. «Il fallait relancer notre établissement, le projeter en avant dans l'accomplissement de ses missions d'enseignement, de recherche, de création et de services aux collectivités, lui redonner dynamisme et confiance en l'avenir. Je crois y avoir contribué.»

C'est à la séance extraordinaire du Conseil d'administration du 27 novembre que certaines mesures de transition seront adoptées concernant la gestion des affaires courantes de l'Université. Par ailleurs, c'est à la session régulière du C.A. du 12 décembre prochain que sera nommé un recteur ou une rectrice intérimaire, conformément aux règlements de l'UQAM, et



Photo : Denis Chalifour

Roch Denis

que le calendrier des procédures de désignation du prochain recteur, rectrice sera connu.

Entretemps, le Comité de vérification poursuit ses travaux et ses analyses de la situation financière du Complexe des sciences et de l'Îlot Voyageur avec le contrôleur, Samson Bélair Deloitte & Touche, en attendant qu'un cadre soit nommé à cette fonction de façon plus permanente. Le Comité de vérification travaille également étroitement avec la vice-rectrice aux Affaires administratives et financières, Mme Monique Goyette. Il devrait être en mesure de remettre son rapport d'ici les prochaines semaines.

Suite en page 4 ►



Photo : Louis-Philippe Côté

Cocktail en l'honneur de l'artiste David Altmejd qui représentera le Canada à la Biennale de Venise 2007. Louise Déry, directrice de la Galerie de l'UQAM, est la commissaire de l'exposition.

Une conception de l’histoire platement linéaire?

Claude Gauvreau

Comme d’autres historiens, Jean-Marie Fecteau, titulaire de la Chaire Hector-Fabre d’histoire du Québec, se réjouit que le nouveau programme d’enseignement de l’histoire au secondaire intègre des références à certains événements politiques et qu’il traite notamment de la question nationale et de la nation québécoise. Toutefois, ajouter des faits et des mots ne suffit pas, dit-il. «Il y aura toujours des manques parce qu’une histoire totale est impossible. Le véritable problème avec ce programme est qu’il repose sur une conception de l’histoire pour le moins contestable.»

Rappelons que le ministère de l’Éducation vient d’adopter, six mois après l’éclatement d’une controverse médiatique, une version définitive du programme «Histoire et éducation à la citoyenneté», qui doit entrer en vigueur en septembre 2007. Cette dernière mouture suscite toujours des critiques, même si elle relate des événements et des conflits marquants de l’histoire du Québec qui avaient été plus ou moins effacés dans les versions antérieures: la Conquête, les rébellions des Patriotes, la crise de la Conscription, le rapatriement unilatéral de la Constitution, etc.

Histoire sans ruptures

Selon Jean-Marie Fecteau, le nouveau programme présente une histoire du Québec caractérisée par une trame



Photo : Nathalie St-Pierre

Jean-Marie Fecteau, titulaire de la Chaire Hector-Fabre d’histoire du Québec.

évolutive platement linéaire, sans ruptures, interchangeable avec d’autres sociétés. Une histoire où l’avènement de la démocratie, l’industrialisation et la modernisation du Québec sont tout au plus des étapes conduisant progressivement vers notre société actuelle, tolérante et pluraliste.

Le rôle de l’historien est de saisir comment les choses se transforment, souligne le chercheur. «Le programme a tendance, par exemple, à noyer la Révolution tranquille dans un lent mouvement temporel qui fait débiter la modernisation du Québec vers 1920.

Il ne s’agit pas d’exalter ou de déplorer les moments fondateurs de notre histoire, mais de les considérer comme des ruptures qui ont ébranlé l’ensemble de la collectivité québécoise et orienté son destin.»

Le programme est aussi beaucoup trop axé sur les intérêts particuliers d’individus ou de groupes, poursuit M. Fecteau. «Les élèves doivent comprendre comment s’expriment dans notre histoire les conflits collectifs, comme les affrontements avec le mouvement ouvrier ou la lutte pour l’émancipation des femmes.»

Initier au dépaysement temporel

L’enseignement de l’histoire s’étalera sur deux années. Dans un premier temps, le programme expose une histoire continue sur trois siècles et, au cours de la deuxième année, aborde diverses thématiques couvrant la même trame historique. «Les risques de répétition et de confusion sont énormes, observe le professeur. De plus, en séparant les thématiques politiques, sociales, économiques et culturelles, il sera difficile de comprendre leurs liens», ajoute-t-il.

Avec d’autres historiens, Jean-Marie Fecteau déplore que l’histoire soit subordonnée à l’éducation à la citoyenneté. Personne ne conteste l’importance de donner les bases d’une formation citoyenne adéquate aux élèves, mais il est inacceptable de la réduire à un cours d’histoire, soutient-il.

«L’éducation à la citoyenneté doit aussi faire appel à d’autres disciplines, telles que la philosophie, l’économie ou la géographie.» En outre, une histoire associée à la formation civique aura tendance à aplanir les aspérités et les conflits du passé au nom de la promotion de valeurs consensuelles actuelles que doit partager tout bon citoyen, de rappeler l’historien. «L’histoire n’est pas le réceptacle des faits du passé que l’on doit étudier dans le but unique de comprendre le présent. Elle est la géographie du temps et a pour rôle d’initier les jeunes au dépaysement temporel.»

Quant à l’approche pédagogique du programme, basée sur le socio-constructivisme, M. Fecteau tient à prendre ses distances tant à l’égard de ses plus farouches partisans que de ses

critiques les plus radicaux. «L’enseignement ne peut être une simple transmission de savoirs. Un professeur d’histoire doit être capable de trouver les bons instruments pour, à la fois, dispenser des connaissances et développer un savoir-faire (capacités d’analyser et de raisonner). Il n’y a pas d’opposition entre les deux.»

Le constat que fait le programme du ministère de la complexité de l’histoire ne doit pas remplacer l’exigence fondamentale de lui donner un sens, conclut Jean-Marie Fecteau. «Nous méritons une histoire qui ouvre le registre des possibles en révélant aux jeunes l’importance des décisions collectives à prendre sur l’avenir qui est le nôtre. C’est de cette histoire dont nos enfants sont dignes.» ●



Photo : Denis Bernier

Le 14 novembre dernier, plus de 300 diplômés issus de quatre universités (Laval, Sherbrooke, Université du Québec à Trois-Rivières et UQAM), étaient réunis au Complexe des sciences Pierre-Dansereau pour assister à une conférence du professeur Richard Béliveau intitulée *La nutra-thérapie: la lutte au cancer par l’alimentation*. Après la conférence, les participants ont pu déguster quelques bouchées réalisées à partir du livre *Cuisiner avec les aliments contre le cancer*.

Les auteurs, Richard Béliveau, professeur au Département de chimie de l’UQAM, et Denis Gingras, chercheur au Laboratoire de médecine moléculaire de l’Hôpital Sainte-Justine, viennent de recevoir le **Prix du grand public du Salon du livre de Montréal / La Presse 2006** pour leur pre-

mier ouvrage *Les aliments contre le cancer*. C’est le public qui a voté pour sélectionner le lauréat de ce prix parmi les meilleurs vendeurs de l’année dernière, tels que recensés par l’Association des libraires du Québec.

L’UQAM

Le journal *L’UQAM* est publié par le Service des communications, Division de l’information.
Directeur des communications
Daniel Hébert
Directrice du journal
Angèle Dufresne
Rédaction
Marie-Claude Bourdon, Anne-Marie Brunet, Pierre-Etienne Caza, Dominique Forget, Claude Gauvreau
Photos
Nathalie St-Pierre
Conception de la grille graphique
Jean Gladu, designer
Infographie
André Gerbeau
Geneviève Ouellet
Publicité
Isabelle Bérard
Communications Publi-Services Inc.
(450) 227-8414, poste 300
Impression
Payette & Simms (Saint-Lambert)
Adresse du journal
Pavillon Berri, local WB-5300
Téléphone : (514) 987-6177 • Télécopieur : (514) 987-0306
Adresse courriel
journal.uqam@uqam.ca
Versión Web du journal
www.journal.uqam.ca/
Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0831-7216
Les textes de *L’UQAM* peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.
UQÀM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal
Québec H3C 3P8

PUBLICITÉ

La Cour fédérale à l’UQAM



Photo : Nathalie St-Pierre

La salle polyvalente du pavillon Sherbrooke s’est métamorphosée en tribunal, le 21 novembre dernier, afin de permettre à la Cour fédérale du Canada d’y tenir une audience, à laquelle ont assisté quelque 250 étudiants de l’UQAM.

Il s’agissait de la deuxième sortie du genre pour la Cour fédérale, qui s’était également déplacée à l’Université McGill l’an dernier. «La Faculté de

science politique et de droit est fière de cet événement, car un véritable procès permet aux étudiants de se faire une idée exacte de la pratique du droit», a affirmé Me Katherine Adams, chargée de cours et responsable de la venue de la Cour à l’UQAM.

La cause entendue lors de l’audience concernait Citoyenneté et Immigration Canada. Ironie du sort, les deux avocats représentant les de-

mandeurs et le défendeur, Me William Sloan et Me Diane Lemery, sont diplômés de l’UQAM.

Sur la photo, on aperçoit Me Katherine Adams en compagnie du doyen de la Faculté de science politique et de droit, René Côté, et du juge de la Cour fédérale du Canada qui a présidé l’audience, l’Honorable Pierre Blais.

La microfinance pour sortir de la pauvreté

Pierre-Etienne Caza

Le prix Nobel de la paix 2006, le professeur d'économie Muhammad Yunus, a rehaussé de sa présence le 11^e sommet sur le microcrédit tenu à Halifax, à la mi-novembre. Le fondateur de la Grameen Bank, que l'on a surnommé le «banquier des pauvres», n'est évidemment pas le seul à avoir cru et à croire passionnément aux vertus de la microfinance. Chez nous, une filiale du Mouvement Desjardins s'y intéresse depuis le début des années 70. À l'œuvre auprès de plusieurs institutions et organismes dans près d'une trentaine de pays d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine et d'Europe de l'Est, Développement international Desjardins (DID) a récemment fait appel à la Téluq afin de concevoir un programme court de premier cycle en «Pratiques et gestion du crédit productif en microfinance».

Par microfinance, on entend trois choses: microcrédit, épargne et assurance, qui s'adressent aux populations exclues du système bancaire traditionnel, explique le professeur Moujib Bahri, responsable du programme à la Téluq. «Les sommes prêtées ne sont pas énormes, parfois seulement 20 \$ ou 30 \$, mais à l'échelle de certains pays, où les habitants gagnent moins de 1 \$ par jour, elles peuvent faire une différence.» Certaines familles peuvent ainsi acheter des médicaments ou envoyer leurs enfants à l'école. Pour d'autres, le microcrédit est de type productif, c'est-à-dire qu'il permet de soutenir la production agricole, de développer un métier artisanal ou d'entreprendre le commerce de produits de subsistance. «Beaucoup de projets liés à la microfinance ont été réalisés par des gens qui ne possédaient pas les compétences nécessaires et les résultats ont été mitigés, affirme toutefois Éric Boudreault, conseiller en formation chez DID. D'où l'importance d'une formation adéquate.» Les experts de la Téluq et de Développement international Desjardins élaborent conjointement les trois cours de ce nouveau programme, le seul du genre dans la francophonie. «DID nous offre son expertise sur le terrain afin d' étoffer le contenu pratique des cours», explique M. Bahri. Ce programme s'adresse d'abord à ceux qui interviennent déjà au sein d'institutions de microfinance, mais peut également intéresser les étudiants québécois qui désirent acquérir des compétences dans le domaine. Le premier cours sera offert dès l'été 2007.

Pas un remède miracle

«Une paix durable ne peut être obtenue à moins qu'une partie importante de la population trouve des moyens de sortir de la pauvreté», a déclaré le président du Comité Nobel en remettant le prix au professeur Yunus en octobre dernier. Mais pour les détracteurs de la microfinance, celle-ci ne profite pas aux plus pauvres d'entre les pauvres. «Les plus pauvres n'en sont pas encore au stade du microcrédit, concède le professeur Bahri. Ils ont encore besoin de l'aide internationale traditionnelle. Les études démontrent que les institutions de microfinance qui réussissent le plus sont celles qui ciblent ceux qui ont été sensibilisés à l'importance de l'épargne.» Et pour cause: les institutions de microcrédit imposent des taux d'intérêts plus élevés que les banques traditionnelles, qu'elles expliquent par le risque plus grand qu'elles encourent. «Les résultats semblent leur donner raison, puisque la qualité de vie des populations augmente et que les emprunteurs remboursent leurs dettes, poursuit-il. Bref,

tout le monde y trouve son compte.»

Une particularité du microcrédit est qu'il vise plus les femmes, qui s'occupent de la vie matérielle du foyer et de la santé des enfants. «Les études démontrent qu'elles sont davantage solvables que les hommes et que leur taux de remboursement est plus élevé», note M. Bahri. Ses hypothèses? Elles seraient plus honnêtes... et solidaires. «Les institutions prêtent également à des groupes de cinq ou six personnes avec la notion de caution solidaire, explique-t-il. Si l'un est en défaut de paiement, tous les autres se voient couper le crédit. Il se développe donc une solidarité, impensable dans notre système occidental, féroce ment individualiste.»

Malgré son succès grandissant, la microfinance n'est pas la panacée pouvant résoudre tous les problèmes de pauvreté. «Les spécialistes s'entendent pour dire que la microfinance doit être combinée à une stratégie d'éducation, à l'amélioration de la vie politique et démocratique et à une bonne gouvernance», conclut M. Bahri ●



Photo : Nathalie St-Pierre

Moujib Bahri, professeur à l'Unité d'enseignement et de recherche Travail Économie et Gestion de la Téluq et responsable du programme court de premier cycle en Pratiques et gestion du crédit productif en microfinance.

Quand les fantômes viennent hanter les vivants

Claude Gauvreau

Il vient de faire paraître son premier essai, *Revenances de l'histoire*, aux Éditions de Minuit, prestigieuse maison d'édition française qui a publié les œuvres d'écrivains et de philosophes aussi réputés que Samuel Beckett, Marguerite Duras et Gilles Deleuze. «Je m'étais dit, sans aucune prétention, que je devais soumettre mon manuscrit à une maison d'édition à laquelle je rêvais depuis l'adolescence», raconte Jean-François Hamel, professeur au Département d'études littéraires.

Ce jeune professeur de 33 ans, embauché par l'UQAM en 2003, s'intéresse également aux modes de transmission de la mémoire culturelle. Il est membre du centre de recherche Figura sur l'imaginaire contemporain et d'une équipe de recherche dont les travaux portent notamment sur les impacts de l'informatisation de la culture dans le monde des arts et des lettres.

Nouvelle expérience du temps historique

Dans les années 60 et 70, les études sur l'art du récit (narratologie) considéraient celui-ci comme un objet iden-



Photo : Nathalie St-Pierre

Jean-François Hamel, professeur au Département d'études littéraires.

tique et universel, présent dans toutes les cultures et à toutes les époques, rappelle Jean-François Hamel. «Pour ma part, je crois plutôt à l'historicité du récit, dit-il. Que ce soit dans la fiction ou dans les discours philosophique et historique, on raconte le passé de manière différente selon les lieux et les périodes de l'histoire. J'ai voulu démontrer dans mon essai que

l'expérience du temps dans notre modernité a été affectée par des transformations majeures obligeant les auteurs à inventer de nouvelles formes de récit.»

Selon le chercheur, l'expérience du temps historique en Europe a subi une véritable mutation au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Ainsi, la Révolution française et la révolution industrielle, porteuses de projets d'émancipation, ont accentué la foi dans l'avenir et la suspicion à l'égard d'un passé que l'on incitait à rejeter. «Mon hypothèse est que ces changements ont entraîné la transformation des pratiques du récit sous la forme d'une désorientation par rapport au temps.»

Un phénomène paradoxal

L'étude de Jean-François Hamel souligne l'apparition d'un phénomène paradoxal dans l'histoire des idées. À partir du milieu du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, l'imaginaire occidental moderne est marqué par une conception linéaire de l'histoire et par la croyance en un progrès illimité, observe-t-il. Pourtant, des écrivains (Victor Hugo, Baudelaire, Claude Simon) et des philosophes (Marx, Nietzsche, Heidegger) ont recours à un art du récit fondé sur une

représentation cyclique du temps pour donner un sens à l'histoire des deux derniers siècles.

Comment expliquer que ces auteurs décrivent l'histoire, celle de l'Europe surtout, comme l'éternel retour des mêmes événements: guerres, révolutions, etc. se demande M. Hamel. «Leur recours à la temporalité cyclique s'apparente à une tentative de retrouver une solidarité entre le passé, le présent et l'avenir, dans une société qui, incapable d'établir un rapport apaisé avec le passé, tend à dévaluer le legs des ancêtres.»

Par son essai, Jean-François Hamel avait aussi pour ambition de faire tomber certaines cloisons disciplinaires. Le récit n'est pas l'apanage de la littérature, soutient-il. On le trouve partout: non seulement dans les textes de philosophie et d'histoire, mais également dans les journaux, les contes traditionnels, la rumeur publique, le cinéma, etc.

«Le récit ne se contente jamais de rapporter des expériences et événements. Il les modèle, créant le temps et faisant l'histoire. C'est pourquoi sa propre histoire doit être racontée.» ●

PUBLICITÉ

Hypersexualisation : plus qu’un phénomène vestimentaire

Claude Gauvreau

Des adolescentes de Secondaire II proposent de faire des fellations en vendant des «cartes à pipes» dans un petit village du Québec. Des histoires comme celle-là, Francine Duquet en connaît plusieurs. Professeure au département de sexologie, elle dirige une recherche, avec sa collègue Anne Quéniart de sociologie, qui vise à comprendre le phénomène de l’hypersexualisation et de la sexualisation précoce, et à concevoir du matériel éducatif pour aider les jeunes à développer leur esprit critique.

Ce projet innovateur permettra à des élèves de la fin du primaire et du secondaire de s’exprimer sur la question. «Au moyen d’entrevues et d’une enquête par questionnaire, nous pourrions mieux connaître leurs expériences, ce qu’ils pensent de ces phénomènes et l’importance qu’ils y accordent», explique Mme Duquet. Le projet offrira également de la formation et des outils didactiques aux personnels des milieux scolaire, communautaire, de la santé et des services sociaux, pour les habiliter à mieux intervenir auprès des enfants et des adolescents.

D’une durée de trois ans, la recherche sera effectuée en collaboration avec le Y des femmes de Montréal et s’inscrit dans le cadre du Protocole d’entente UQAM/Relais-femmes du Service aux collectivités. Il bénéficie de l’appui financier du Forum jeunesse de l’île de Montréal et du ministère de l’Éducation, du loisir et du sport (MELS).

Phénomène marginal?

Depuis 20 ans, Francine Duquet donne des conférences et offre des for-

► RECTEUR – Suite de la page 1

Les deux comités d’étude nommés par le C.A. du 14 novembre dernier et qui seront présidés par le président du C.A., M. Alain Lallier (Comité sur la gouvernance), et le vice-président, Jacques Girard (Comité sur le financement), connaîtront leur mandat précis et la composition de leurs membres à la réunion du 27 novembre du C.A.

Les discussions se poursuivent également avec le ministère de l’Éducation, du loisir et du sport (MELS) pour trouver une formule de résorption du déficit budgétaire que le MELS pourrait accepter, de façon à libérer la subvention conditionnelle de quelque 28 millions\$, retenue en raison du déficit d’opération pour l’exercice 2005-2006. Rappelons que pour une première fois, toutes les universités québécoises ont connu un déficit budgétaire pour 2005-2006.

À compter du 27 novembre, le site Web de l’UQAM affichera une page, à l’intention des employés de l’UQAM, consacrée à la situation financière de l’Université. Elle présentera toutes les informations présentement disponibles et offrira la possibilité de soumettre des questions dont les réponses apparaîtront regroupées par thèmes (foire aux questions). L’adresse de cette page est la suivante: www.uqam.ca/situation_financiere.

4 / L’UQAM / le 27 novembre 2006

mations sur la sexualité des jeunes. Au cours des dernières années, elle a recueilli de nombreux témoignages sur l’hypersexualisation dont les manifestations sont multiples: érotisation de l’enfance à travers l’habillement sexy des fillettes, séduction sexualisée, clavardage sexuel, cyberpornographie, banalisation du sexe oral, etc.

Certains sexologues soutiennent que les pratiques sexuelles des ados sont plus précoces qu’il y a 20 ans. «À cette époque, la question que les filles posaient le plus souvent, c’était comment bien embrasser. Aujourd’hui, elles demandent comment faire une bonne pipe», confiait l’un d’eux au magazine *La Gazette des femmes*.

«Mon expérience professionnelle m’incite à croire que le phénomène de l’hypersexualisation n’est pas marginal et qu’il a pris de l’ampleur au cours des dernières années, même s’il ne touche pas la majorité des jeunes, affirme Mme Duquet. Cela dit, nous devons mieux documenter ses manifestations, ce à quoi servira cette recherche.»

Omniprésence de la sexualité

La révolution sexuelle des années 60 a permis le passage d’une sexualité-péché à une sexualité-plaisir, mais la publicité et les médias ont aussi contribué à sa commercialisation induite, souligne la chercheuse. «Dans notre société hypersexualisée, la sollicitation érotique est très présente. Le corps des femmes – mais aussi celui des hommes – continue de faire vendre de la bière, et des émissions de télé-réalité populaires, comme *Loft Story* et *Occupation double*, sont centrées sur la séduction sexuelle. Quant à la cyberpornographie, facilement accessible, elle contribue à changer les préoccupations des jeunes, voire des enfants.»

La sexologue donne également l’exemple des magazines pour adolescentes axés sur l’apparence physique, les soins de beauté et les recettes de séduction. «Pourquoi cette



Photo : Jean-François Leblanc

De gauche à droite: Irène Demczuk, agente de développement au Service aux collectivités, Geneviève Gagnon, coordonnatrice du projet de recherche, Lilia Goldfarb du Y des femmes de Montréal, Francine Duquet, professeure au Département de sexologie et Anne Quéniart, professeure au Département de sociologie.

obsession du paraître et pourquoi les jeunes filles devraient-elles se définir uniquement dans le regard de l’autre, celui du garçon», s’interroge Mme Duquet. Parlant des garçons, plusieurs d’entre eux sont déstabilisés par l’omniprésence de la sexualité et préoccupés par la performance

sexuelle, estime-t-elle. Citant la sexologue Jocelyne Robert, elle rappelle que les adolescents avaient auparavant des fantasmes sexuels quand ils étaient en amour. Aujourd’hui, ils sont entourés de sexe et ont des fantasmes d’amour.

Les adultes ont pour responsabili-

té de protéger la sensibilité des enfants et des adolescents, tout en respectant leur développement sur le plan affectif, observe Francine Duquet. «Un *trip* sexuel à quatre, est-ce souhaitable pour des garçons et des filles de 14 ou 15 ans? Certainement pas, si l’on considère leur niveau de développement et la sollicitude dont ils doivent faire l’objet. Mais il semble parfois qu’on n’ose plus questionner de telles pratiques, de peur de passer pour prude ou moralisateur.»

Évidemment, il est normal qu’une adolescente veuille plaire à un garçon de son âge, et vice-versa. Après tout, ils sont à l’âge des découvertes sexuelles et des premiers émois amoureux, poursuit la professeure. «Malheureusement, ils sont confrontés, de plus en plus tôt, à des images qui accordent peu de place aux gestes de tendresse et d’attention. L’éducation sexuelle devrait permettre aux jeunes filles et garçons de mieux comprendre leurs attentes réciproques. On oublie trop souvent de leur parler de l’importance de la rencontre et du rapport amoureux, lesquels sont basés non seulement sur l’attraction sexuelle, mais aussi sur l’entente, le respect, la confiance et la complicité.» ●

Débat institutionnel sur l’hypersexualisation

L’UQAM organise un grand débat public, *Prenez position*, sur le phénomène de l’hypersexualisation, le mardi 5 décembre à 19h, à la salle Marie-Gérin-Lajoie (J-M400). Quatre panélistes présenteront leur point de vue sur la question:

- Francine Duquet, professeure au Département de sexologie et sexologue spécialisée dans l’éducation à la sexualité des enfants et des adolescents. Elle a conçu pour les ministères de l’Éducation et de la Santé et des Services sociaux le document *L’éducation à la sexualité dans le contexte de la réforme de l’éducation*;
- Valérie Daoust, docteure en philosophie de l’Université d’Ottawa. En 2005, elle a publié l’ouvrage intitulé *De la sexualité en démocratie: l’individu libre et ses espaces identitaires*, paru aux Presses Universitaires de France;
- Mariette Julien, professeure à l’École supérieure de mode de Montréal, a effectué des recherches en sémiotique visuelle et s’intéresse aux fondements des modes vestimentaires actuelles;
- Richard Poulin, professeur de sociologie à l’Université d’Ottawa, travaille depuis plus de 20 ans sur les industries du sexe et la pornographie, thèmes auxquels il a consacré plusieurs ouvrages et articles.

PUBLICITÉ

Le scientifique dans la littérature

Marie-Claude Bourdon

Dans les colloques où l’on fait le lien entre science et culture, il est, comme il dit, le «littéraire de service». Jean-François Chassay, professeur au Département d’études littéraires et auteur de plusieurs livres, dont *La Science des écrivains* et *Le scientifique, entre histoire et fiction*, s’intéresse depuis des années à la représentation de la science dans la littérature. Il présentera le 29 novembre prochain, dans le cadre des activités grand public du Cœur des sciences, une conférence intitulée «De Frankenstein à Einstein, le scientifique est-il une machine à fiction pour les écrivains?»

«Je m’intéresse autant à la manière dont la littérature représente les scientifiques fictifs et leurs inventions, plus ou moins fictives, qu’à la manière dont des romanciers ou des dramaturges vont représenter des scientifiques qui ont véritablement existé», dit le professeur. Utiliser la figure de Robert Oppenheimer, cela peut être une façon de lancer un débat sur la bombe atomique. «Oppenheimer, c’est le père de la bombe, le directeur scientifique de Los Alamos, et, en même temps, un opposant à la bombe. En soi, cette contradiction est source de littérature.»

À côté des Galilée, Darwin ou Einstein qui ont transformé notre vision du monde, la littérature met aussi en scène une panoplie de scientifiques inventés. Jean-François Chassay s’intéresse entre autres aux textes dans lesquels on créé un être artificiel, un robot ou un autre double de l’être humain. «La représentation du double varie énormément en fonction de chaque époque, observe-t-il. Dans les années 50, par exemple, c’est l’ordinateur qu’on voit comme le double de l’humain.»

À l’épargne!

Ce sont deux professeurs de l’ESG UQAM, **Andrée De Serres**, du Département de stratégie des affaires, et son collègue **René Delsanne**, spécialiste de l’actuariat au Département de mathématiques, qui ont mis sur pied la Coalition pour la protection des investisseurs. De nombreuses personnalités ont associé leur nom à cette Coalition, dont Claude Béland, ancien président du Mouvement des caisses Desjardins, Claude Castonguay, ancien ministre, et Claudette Carbonneau, présidente de la CSN, ainsi que les professeurs de l’UQAM Bernard Landry, Yves Séguin, Pierre Fortin et Rosaire Couturier, qui a été p.-d.g. de l’Institut des banquiers pendant plus de 20 ans.

La Coalition prône la création d’une politique nationale de l’épargne et de l’investissement afin de rebâtir un climat de confiance propice à l’épargne. Le taux d’épargne des Québécois, qui, en moyenne, dépassait 10 % du revenu entre 1973 et 1993, est tombé à 1 % aujourd’hui.

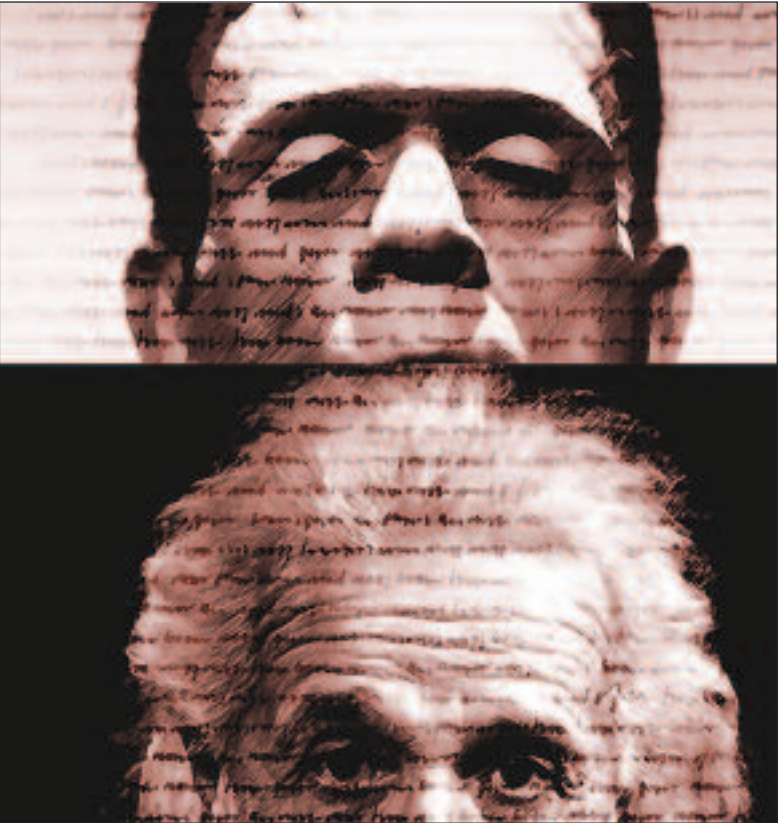
Aujourd’hui, les recherches menées dans le domaine de la biogénétique ont plutôt fait surgir l’idée du clone, une sorte de double biologique qui nous interroge sur la frontière de ce qui est humain, dit Jean-François Chassay. «Ainsi, on se demande jusqu’où on peut aller avec les altérations génétiques pour améliorer un bébé. Si on peut lui éviter des maladies héréditaires, tant mieux, mais s’il s’agit de changer son sexe ou la couleur de ses yeux, c’est un autre problème. Où est la limite ?»

Contrairement à la vulgarisation scientifique, qui se contente d’expliquer la science, la littérature dit quelque chose sur la science que celle-

ci ne pourrait pas dire elle-même, note le professeur. «De ce point de vue, l’intérêt de la fiction, c’est aussi de réintégrer la science dans la culture, de montrer que la science fait partie de la culture.» L’imaginaire scientifique, rappelle-t-il, déborde largement le cadre des laboratoires. «Quand on a marché sur la Lune, c’était extraordinaire sur le plan symbolique. Et si on fait un parallèle avec le mythe d’Icare, on voit que ce n’est pas parce que la science a permis la création d’Apollo que cela fait disparaître la dimension mythique de l’événement.» ●

Réservations:

www.coeurdessciences.uqam.ca



PUBLICITÉ

Sang neuf à la Faculté de science politique et de droit

Claude Gauvreau

Depuis sa création en 1999, la Faculté de science politique et de droit a connu une croissance remarquable : le nombre des programmes d'études ainsi que le nombre d'étudiants inscrits ont doublé, alors que les unités de recherche se sont multipliées.

La faculté a organisé récemment une activité d'accueil pour souligner l'embauche, au cours des trois dernières années, de 13 nouveaux chercheurs qui s'ajoutent aux quelque 70 membres du corps professoral :

- Membre du Centre études internationales et mondialisation (CEIM), **Michèle Rioux** effectue des recherches sur les télécommunications, l'internationalisation des firmes, ainsi que sur la globalisation économique et les nouveaux modèles de gouvernance;
- Directrice du programme de baccalauréat en communication, politique et société, **Isabelle Gusse** aborde des thèmes traitant de la communication politique, des pratiques journalistiques et de l'histoire des médias;
- **Francis Dupuis-Déri** s'intéresse aux questions d'éthique et de légitimité que soulèvent les actes de contestation politique, en particulier ceux du mouvement altermondialiste en Occident;



Photo : Denis Bernier

Quelques-uns des nouveaux chercheurs de la Faculté de science politique et de droit. À l'avant-plan, **Martine Lachance**, **Anne Saris** et **Laurence Léa Fontaine** du Département des sciences juridiques. Derrière, **Marie-Andrée Jacob** (sciences juridiques), **Yves Couture** (science politique), **Isabelle Gusse** (science politique), **René Côté**, doyen de la faculté, **Francis Dupuis-Déri** (science politique), **Michèle Rioux** (science politique), **Hélène Piquet** (sciences juridiques) et **Bernard Duhaime** (science politique). N'apparaissent pas sur la photo : **Nancy Thède**, **Bruce Broomhall** et **Hugo Cyr**.

- Auteur d'une thèse de doctorat sur Tocqueville et le libéralisme français, **Yves Couture** est un spécialiste de l'histoire de la philosophie politique, classique et moderne, ainsi que de la pensée politique québécoise et canadienne;
- **Hélène Piquet** a publié *La Chine*

au carrefour des traditions juridiques, essai sur la doctrine juridique chinoise, peu connue en Occident. Elle s'intéresse également à l'immigration et aux communautés chinoises du Canada;

- Les recherches de **Marie-Andrée Jacob** portent sur les croisements

entre le droit, la société et la santé, les notions de parenté et les dons et ventes d'organes humains. Ses champs d'expertise concernent aussi l'anthropologie du droit, la responsabilité civile et la bureaucratisation de l'éthique de la recherche;

- Droit des enfants, de la famille, des femmes en situation de conflit et pluralisme juridique sont les domaines de spécialisation d'**Anne Saris**. Ses recherches traitent notamment des relations entre les tribunaux religieux et le droit étatique;
- La thèse de doctorat de **Laurence Léa Fontaine**, «Le service minimum – Les services essentiels : approche française et québécoise», a été reçue avec grande distinction. Elle effectue des recherche sur la constitutionnalisation du droit du travail, le droit de grève et le travail vulnérable;
- Vice-présidente de l'Association nationale d'intervention pour le mieux-être des animaux (ANIMA-Québec), **Martine Lachance** se spécialise dans les domaines du droit animal, du droit international privé, des modes alternatifs de règlement des litiges et du droit de la consommation durable;
- Nommé en août dernier «Personnalité de la semaine» par *La Presse* et Radio-Canada, **Bernard Duhaime** dirige la Clinique internationale de défense des droits humains, une première au Québec, ouvrant ainsi une voie nouvelle de pratique du droit. Outre les droits de la personne, il s'intéresse au droit international, public et humanitaire ●

PUBLICITÉ

Pourquoi parlons-nous? L'énigme est loin d'être résolue!

Marie-Claude Bourdon

En 1866, la Société de linguistique de Paris décide de frapper un grand coup pour mettre un terme à la profusion de théories fantaisistes qui foisonnent sur l'origine du langage: dorénavant, elle n'admettra plus aucune communication sur ce sujet. Point à la ligne. Résultat? Le sujet est demeuré tabou dans les cercles scientifiques, au moins jusqu'au milieu du siècle dernier. Ce qui fait qu'on se retrouve aujourd'hui, selon Jean-Louis Dessalles, avec une pénurie de théories sur l'origine du langage humain. Professeur au Département d'informatique & Réseaux de l'École nationale supérieure des télécommunications de Paris, ce dernier est l'auteur, avec James Grieve, d'un ouvrage intitulé *Why We Talk: The Evolutionary Origins of Language* (Oxford University Press, 2007).

«Nous avons beaucoup de connaissances sur le processus d'évolution du langage, mais aucune explication compatible avec la théorie darwinienne», a affirmé le professeur qui était de passage à l'UQAM, le 13 novembre dernier, pour participer à un grand débat sur la question avec son confrère Stevan Harnad, professeur au Département de psychologie et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en sciences cognitives.

Ce débat intitulé *Pourquoi parlons-nous? Le langage humain à la lumière de l'évolution* s'inscrit dans une série d'événements organisés par l'Institut des sciences cognitives «dans le but de réunir des spécialistes de grand prestige et de leur permettre d'échanger avec le public», explique sa directrice, Claire Lefebvre, professeure au Département de linguistique et de didactique des langues. Le 1^{er} novembre dernier, les professeures de psychologie Elena Lieven, du Max Planck Institute for Evolutionary



Photo : Nathalie St-Pierre

Stevan Harnad, professeur au Département de psychologie et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en sciences cognitives et Jean-Louis Dessalles, professeur au Département d'informatique & Réseaux de l'École nationale supérieure des télécommunications de Paris.

Anthropology de Leipzig, en Allemagne, et Susan Goldin-Meadow, de l'University of Chicago, ont débattu de la question *What do children bring to language learning?* Le 6 novembre, Michael Tomasello, également du Max Planck Institute, et Chris Moore, de l'Université Dalhousie, à Halifax, s'interrogeaient quant à eux sur le thème *What do infants know about other people?* Il sera bientôt possible de visionner toutes les conférences sur le site de l'Institut des sciences cognitives.

Une espèce politique

Pourquoi l'être humain possède-t-il une faculté lui permettant d'apprendre une langue, ce langage autrement plus complexe que celui utilisé par les oiseaux ou les dauphins? Selon Jean-Louis Dessalles, le langage humain aurait été sélectionné parce que «nous sommes une espèce sociale, une es-

pèce politique qui se distingue des autres par la taille de ses coalitions». Or, pour se faire des amis, rien de mieux que le langage. Car «le langage permet non seulement de raconter des histoires et de faire savoir aux autres qu'on a été le premier à savoir telle ou telle chose, mais aussi, grâce à l'argumentation, de démasquer les tricheurs», autrement dit les faux alliés. Pour Jean-Louis Dessalles, le langage humain a été retenu par la sélection naturelle parce qu'il est un «moyen d'affichage politique».

«Je suis totalement en désaccord», a répliqué Stevan Harnad. Selon lui, les arguments de son confrère sont valides pour expliquer l'utilisation du langage aujourd'hui, mais ils ne peuvent à eux seuls justifier l'apparition du lan-

gage humain. Pour ce chercheur, «la catégorisation et ses fondements sont certainement liés de très près à l'évolution du langage.» Pour illustrer sa thèse, il suggère de comparer une espèce qui acquiert les catégories (permettant par exemple de distinguer un champignon comestible d'un champignon vénéneux) par essais et erreurs et une autre qui les acquiert par ouï-dire. «Il va sans dire, note le professeur, que le deuxième mode d'acquisition des catégories sera incomparablement moins coûteux.»

Le débat s'est poursuivi, car selon Jean-Louis Dessalles, Stevan Harnad permet ainsi «d'expliquer l'intérêt de l'auditeur, mais pas celui du locuteur». En effet, si l'auditeur ne fait qu'écouter (sans parler), il détient un

avantage puisqu'il bénéficie des catégories qu'il acquiert lui-même en plus de profiter de celles qui lui sont communiquées par son congénère locuteur, qui écoute et qui parle. Au contraire, soutient Stevan Hamad : vu que le système est réciproque, il n'est pas profitable de se taire... Impossible de réconcilier les positions défendues par les débatteurs, qui ont toutefois permis au public de participer à une discussion passionnante sur l'évolution du langage.

À venir

La directrice de l'Institut des sciences cognitives, Claire Lefebvre, a l'intention de continuer à présenter de tels débats, où deux chercheurs sont amenés à présenter des points de vue divergents sur un même sujet. Parmi les autres projets de l'Institut, une étude de faisabilité sera menée sur différents thèmes de recherche liés à la catégorisation, «un sujet unificateur de toutes les disciplines réunies sous le chapeau des sciences cognitives», précise la directrice. La prochaine École d'été de l'Institut, qui se tiendra en juin prochain sur le thème de la cognition sociale, est également en préparation, ainsi qu'un atelier sur l'approche transdisciplinaire des sciences cognitives qui sera présenté à l'ACFAS.

Finalement, Claire Lefebvre travaille en ce moment à un projet de collaboration de recherche et possiblement d'enseignement avec l'Université Paris-5. «On peut envisager des échanges de professeurs, des tournées de conférences et des activités pour l'École d'été qui, à partir de 2007, se tiendra tous les deux ans», mentionne la directrice ●

PUBLICITÉ

PUBLICITÉ

Faut-il avoir peur des nanos?

Dominique Forget

Les nanos sont parmi nous. Crème solaire translucide, chaussettes antio-deur, raquettes de tennis ultralégères, fe-nêtres autonettoyantes, peintures anti-graffitis... toutes ces marchandises renferment des nanoparticules. Ce ne sont pas les seules. On estime qu’à l’heure actuelle, 700 produits ayant profité du coup de pouce des nanotechnologies se trouvent sur le marché. Si certains technophiles voient dans cette nouvelle aventure scientifique des réponses à nos besoins les plus divers – que ce soit dans le domaine de la santé, des communications ou de l’énergie – de plus en plus d’experts appellent à la prudence, évoquant les répercussions possibles des nanoparticules sur la santé et l’environnement. Un débat qui n’est pas sans rappeler celui entourant le développement des OGM.

Le 21 novembre dernier, le Cœur des sciences de l’UQAM a organisé une soirée entièrement consacrée à cette question d’actualité. Pour les non-initiés,



Photo : Michel Giroux

Normand Voyer de l'Université Laval a ouvert le bal avec une présentation intitulée *Nano 101*.

Normand Voyer, directeur du Centre de recherche sur la fonction, la structure et l’ingénierie des protéines de l’Université

Laval, a ouvert le bal avec une présentation intitulée *Nano 101*. Il a rappelé que les nanoparticules, qui peuvent être composées de quelques atomes seulement, sont invisibles à l’œil nu. Leur taille est de l’ordre du nanomètre, soit un milliardième de mètre, ce qui est équivalent, *grosso modo*, à l’épaisseur d’un cheveu qu’on aurait coupé en 100 000 parties égales, sur le sens de la longueur.

À cette échelle, la matière revêt des propriétés inédites. Les métaux, l’or par exemple, changent de couleur, de texture, d’odeur, d’élasticité, etc. Les fibres de carbone deviennent ultralégères et cent fois plus résistantes que l’acier, d’où leur utilisation dans les raquettes de tennis.

Réflexion et prudence

À la lumière de ces nouvelles découvertes, tous les éléments du tableau périodique de Mendeleïev – que les chimistes pensaient si bien connaître – doivent être examinés à nouveau. L’identification de nouvelles propriétés de la matière laisse entrevoir des applications dont on n’ose à peine imaginer la portée. De plus, la possibilité de manipuler la matière à l’échelle atomique permet de penser que l’on pourra bientôt construire des structures sur mesure, un atome à la fois.

Pour Normand Voyer, les nanos n’ont rien d’une mode. Ils sont poussés par une lame de fond qui bouleversera notre univers de la même façon que l’a fait Internet. Deuxième conférencière de la soirée, Bernadette Bensaude-Vincent souhaite freiner cette vague. Selon cette philosophe, professeure à l’Université de Paris X, la méconnaissance des propriétés des nanomatériaux laisse planer la menace de leurs impacts potentiels sur la santé humaine et l’environne-

ment. On sait, par exemple, que les nanoparticules ne sont arrêtées par aucune frontière biologique. Elles pourraient ainsi aider à livrer des médicaments à l’intérieur des cellules, ce qui est fort bien. En contrepartie, elles pourraient s’immiscer inopportunément dans les chromosomes ou le cerveau d’un individu.

Bernadette Bensaude-Vincent dit ne pas être contre les nanos. Seulement, il importe de mener des recherches approfondies sur leurs répercussions avant de se lancer dans la commercialisation des produits qui en sont issus. Elle n’hésite pas à plaider pour le boycott des produits actuellement sur le marché.

Nouveau réseau de recherche

Plus tôt dans la journée, la Commission de l’éthique de la science et de la technologie avait dévoilé, également au Cœur des sciences, un avis intitulé *Éthique et nanotechnologies : se donner les moyens d’agir*. Tout en reconnaissant qu’elles font partie des technologies les plus prometteuses pour l’avenir de l’humanité, la Commission invite les industriels, gouvernements et autres décideurs à ne pas minimiser les risques potentiels que les nanotechnologies pourraient poser. Présidé par Sabin Boily qui est notamment consultant pour Gestion Valeo, la société qui voit à la valorisation des recherches issues

de l’UQAM, le Comité recommande la mise en place de programmes de recherche axés sur l’évaluation des nanoparticules et de leur toxicité.

Aussitôt dit aussitôt fait. Les trois fonds de recherche du Québec (le Fonds de la recherche en santé du Québec, le Fonds québécois de la recherche sur la nature et les technologies et le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture), en collaboration avec NanoQuébec et l’Institut de recherche Robert-Sauvé en santé et en sécurité au travail, ont annoncé au cours de la même conférence la mise sur pied d’un réseau de recherche qui sera consacré à l’étude des aspects éthiques, économiques, légaux, sociaux et environnementaux des nanotechnologies.

Dans un premier temps, trois chercheurs de l’Université de Montréal, de l’Université McGill et de l’Université Sherbrooke ont été nommés pour mettre le réseau sur les rails. Plusieurs chercheurs de tous les horizons et universités seront appelés à se joindre à eux au cours des prochains mois. «Le potentiel des nanotechnologies est proportionnel aux interrogations qu’elles suscitent», a dit Alain Beaudet, président-directeur général du Fonds de la recherche en santé du Québec. «La création du réseau est un premier pas essentiel dans la réflexion que nous devons mener.» ●

EN VERT ET POUR TOUS Entretien ménager : proprement bio!

Depuis plus de deux ans, tous les pavillons de l’UQAM sont nettoyés avec des produits biologiques certifiés, ceux d’Innu Science, une entreprise de Sainte-Julie, sur la rive-sud de Montréal. Fondée par deux diplômés de l’UQAM en biologie, Daniel Couillard, président, et Steve Teasdale, vice-président, affaires scientifiques, cette entreprise propose une gamme de nettoyants industriels conçus à partir de bactéries qui dévorent graisses et saletés tout en étant complètement inoffensives pour la santé et l’environnement. On ne recommande pas d’en boire, mais c’est tout juste!

«Les employés qui font l’entretien n’ont pas à s’inquiéter pour leur santé, ils ne sont pas incommodés par les odeurs et ne souffrent d’aucun problème d’allergie de peau», affirme Costas Scoufaras, président de la compagnie Service d’entretien d’édifices Allied, le sous-traitant chargé de l’entretien ménager à l’UQAM. Et ce n’est parce que c’est bio que ça lave moins bien. «Ce sont des produits de très bonne qualité, les meilleurs sur le marché», croit-il. En fait, le président de Allied est si convaincu de l’efficacité des produits Innu-Science qu’il a décidé de les distribuer en Grèce, son pays d’origine.

Déjà vendus dans plusieurs pays, les nettoyants d’Innu-Science sont



Photo : Nathalie St-Pierre

aussi utilisés dans d’autres universités, à Radio-Canada et à la Gare Centrale de Montréal. À l’UQAM, «leur utilisation au Pavillon des sciences biologiques a fait partie du dossier soumis pour obtenir la certification environnementale Leed», souligne Denis Gaumond, directeur de la conciergerie et de la logistique au Service des immeubles et des équipements.

Les produits d’Innu-Science, jusqu’ici réservés au secteur des entreprises, seront bientôt accessibles au grand public, annonce Steve Teasdale. «À compter d’avril prochain, on les retrouvera dans la section “bio” de certaines grandes surfaces, pas loin des tisanes et autres produits naturels», précise le vice-président de l’entreprise.

Marie-Claude Bourdon

Bourse d’excellence Jean Turmel

C’est lors d’un cocktail qui a eu lieu le 23 novembre dernier au Club Saint-Denis de Montréal que la première bourse d’excellence Jean-Turmel a été remise par l’Institut de la finance mathématique de Montréal. La lauréate est Sandrine Thérour, qui a entrepris cet automne une maîtrise en mathématique financière à l’UQAM. L’excellence du dossier académique de la jeune femme, qui a réussi cinq examens de la Société des actuaires pendant ses trois années de baccalauréat en actuariat, un exploit accompli par peu d’étudiants, et sa lettre d’intention pleine de détermination ont convaincu le comité de sélection de lui accorder cette récompense.

L’Institut de la finance mathématique remet plusieurs bourses chaque année aux niveaux de la maîtrise et du doctorat. Cette première bourse d’excellence, d’une valeur de 45 000 \$, a été nommée en l’honneur de Jean Turmel, qui a été président de l’Institut pendant cinq ans. Actuellement président de Perseus Capital et président du conseil d’administration de la Bourse de Montréal, Jean Turmel est une personnalité reconnue dans le monde de la finance.



Photo : Michel Giroux

La lauréate Sandrine Thérour.

Créé en 1998 et ayant ses bureaux à l’UQAM, l’Institut de la finance mathématique, généralement connu sous le nom d’IFM2, a été mis sur pied dans le but de renforcer la position de Montréal comme centre financier. Il regroupe des partenaires du milieu des affaires, du gouvernement et de sept universités participantes, dont l’UQAM, HEC Montréal, McGill et Laval.

PUBLICITÉ

Une innovation qui profite aux chargés de cours

Pierre-Etienne Caza

Jusqu’à tout récemment, l’attribution des charges de cours à l’UQAM était une opération fastidieuse, autant pour les quelque 2 000 chargés de cours que pour les employés impliqués au sein des départements et au service du personnel enseignant. «Le nombre de papiers circulant entre les différents intervenants ralentissait le processus, à tel point que les chargés de cours recevaient souvent leur horaire à la dernière minute et devaient parfois patienter plusieurs semaines avant de toucher leur premier chèque de paie du trimestre», explique Brigitte Groulx, directrice du service du personnel enseignant. L’été dernier, environ 500 chargés de cours ont été invités à tester – avec succès – une nouvelle application Web pour l’attribution des charges de cours. Baptisé Accent, pour «accès à l’enseignement», ce nouvel outil devrait être utilisé par l’ensemble des chargés de cours à compter de l’été prochain.



Photo : Denis Bernier

Une partie de l’équipe du projet Accent. Dans l’ordre habituel : Pierre Comeau, directeur des systèmes d’information au SITel; Andrée Patola, conseillère en gestion des ressources humaines; Brigitte Groulx, directrice du service du personnel enseignant; J. François Tremblay, agent des relations de travail au SCCUQ et chargé de cours au Département de communication sociale et publique; Carole Daigle, technicienne en personnel; et Gontrand Dumont, analyste de l’informatique au SITel.

Conçue en collaboration avec le Service de l’informatique et des télécommunications (SITel), l’applica-

tion Accent informatise l’ensemble du processus, de l’affichage des charges de cours à la signature des

contrats. «Cela permet de sauver du temps, mais aussi une quantité non négligeable de papier», affirme Mme Groulx. Le SITel a offert des formations aux usagers et mis à leur disposition, de concert avec le service du personnel enseignant, une aide téléphonique qui sera disponible jusqu’à la fin de l’implantation, d’ici quelques mois.

«De nos jours, tout le monde est familier avec le Web, mais nous devons quand même concevoir un outil simple et convivial», affirme Pierre Comeau, directeur des systèmes d’information au SITel. «Cet outil est accessible de partout à travers le monde, sur tous les types d’ordinateur, précise pour sa part Gontrand Dumont, analyste de l’informatique et responsable du projet. Il est tout à fait sécuritaire et assure la confidentialité des données.»

«La collaboration du Syndicat des chargées et chargés de cours (SCCUQ) a été primordiale pour mener à bien ce projet qui tranche avec les an-

ciennes méthodes, puisqu’il repose désormais sur la responsabilité individuelle, souligne Brigitte Groulx. Cela impliquait de nombreux changements, dont la réécriture de certaines clauses de la convention collective.»

Puisque le fonctionnement de l’application Accent nécessite un code d’accès, qui ne peut être obtenu qu’en possédant une adresse courriel normalisée (nom.prénom@uqam.ca), tous les chargés de cours possèdent désormais la leur. Pour Brigitte Groulx, il s’agit là d’un autre pas vers une plus grande reconnaissance du travail et de l’implication des chargés de cours de l’UQAM. «Notre université a souvent été et continue d’être à l’avant-garde à cet égard», remarque-t-elle fièrement. Certaines constitutantes du réseau de l’Université du Québec ont démontré un intérêt pour Accent, le premier outil du genre au Québec ●

Qui connaît le goalball?

Pierre-Etienne Caza

Toute petite, Nancy Morin, étudiante de premier cycle à l’UQAM, rêvait de participer aux Jeux olympiques. Malgré son handicap (elle est semi-voyante de naissance), elle a pratiqué plusieurs sports, dont la ringuette et le soccer. «Mes parents m’encourageaient à faire du sport et ma mère était souvent mon entraîneuse», se rappelle-t-elle. Nancy a même essayé de jouer au baseball... sans grand succès. Au printemps de 1994, elle découvre le goalball alors qu’elle est bénévole pour le championnat canadien, qui se déroule à Montréal. «J’ai assisté à quelques matchs et j’ai eu la piqûre», raconte-t-elle. Dès l’automne suivant, elle fait partie de l’équipe du Québec et trois ans plus tard, de celle du Canada, en route vers les Jeux paralympiques.

Inventé après la Deuxième Guerre mondiale comme moyen de réhabilitation auprès des vétérans devenus aveugles, le goalball s’est développé comme sport d’équipe et a été présenté pour la première fois aux Jeux paralympiques de Toronto, en 1976, où seuls les hommes le pratiquaient. Les femmes ont accédé aux compétitions en 1984.

Il s’agit d’un sport qui oppose deux équipes de 6 joueuses qui en délèguent 3 à la fois sur le terrain. Les degrés de handicap n’étant pas les mêmes, tous portent un masque opaque sur les



Photo : Défis sportif

Les joueuses de l’équipe canadienne de goalball tentent de bloquer le ballon, lors d’un match disputé aux Jeux paralympiques d’Athènes, en 2004.

yeux afin de réduire leur perception visuelle à zéro. L’objectif du jeu est de marquer des buts en faisant rouler un ballon sonore (il contient des clochettes) en direction du but adverse. «Cela ressemble un peu à un jeu de quilles», fait remarquer Nancy. Mais là s’arrête la comparaison, puisque les joueuses en défensive essaient d’empêcher le ballon d’entrer dans le filet en se couchant sur le côté. «Le filet mesure 9 mètres, soit la largeur du terrain», précise Nancy. La longueur de ce dernier est de 18 mètres et il compor-

te des saillies qui aident les joueuses à s’orienter. Dès qu’une équipe prend possession du ballon, elle a dix secondes pour effectuer un lancer vers le but adverse; l’équipe qui marque le plus de buts l’emporte.

Un parcours en or

Nancy n’a jamais raté une qualification pour faire partie de l’équipe canadienne de goalball depuis 1997, le processus se répétant chaque année. Elle a réalisé son rêve en participant aux Jeux paralympiques de Sydney, en

2000. Mieux : l’équipe canadienne y a remporté la médaille d’or, défaisant l’Espagne 1 à 0, et Nancy a été la meilleure marqueuse des Jeux! Quatre ans plus tard, à Athènes, le scénario se répète : l’équipe canadienne défait les États-Unis 3 à 1, récoltant une deuxième médaille d’or. Nancy est encore une fois la meneuse au chapitre des buts. L’été dernier, les Canadiennes ont réaffirmé leur suprématie au goalball en remportant le championnat du monde, disputé en Caroline du Nord. «J’adore ce sport, affirme Nancy, et je

m’améliore sans cesse. Je souhaite avoir la chance de remporter une troisième médaille d’or à Pékin, en 2008.»

Âgée de 31 ans, Nancy croit pouvoir jouer encore longtemps si elle réussit à éviter les blessures. «Un des joueurs de l’équipe canadienne a 44 ans», mentionne-t-elle en guise de comparaison. Nancy s’entraîne une fois par semaine au goalball avec l’équipe du Québec et cinq fois par semaine en salle pour garder la forme, sur le plan musculaire et cardiovasculaire. Elle doit concilier le tout avec ses études et ses emplois. «Je participe à des conférences dans des écoles primaires et secondaires, organisées par l’Association sportive des aveugles du Québec. Cela me permet de faire connaître mon sport auprès des jeunes, qui adorent y jouer!»

Elle travaille aussi au cinéma Quartier latin et terminera à l’hiver son certificat en gérontologie sociale. «Mon but est d’être admise au diplôme d’études supérieures spécialisées d’intervention en déficience visuelle de l’Université de Montréal, mais pour cela, je dois posséder un baccalauréat en éducation», explique-t-elle. Elle s’inscrira donc à deux autres certificats, l’un en intervention éducative en milieu familial et communautaire, l’autre en intervention psychosociale, afin d’obtenir un baccalauréat par cumul. Tout en continuant à remporter les plus grands honneurs au goalball, évidemment! ●

PUBLICITÉ

De retour de Chine

Angèle Dufresne

À peine arrivé en février dernier, le nouveau directeur du Service des relations internationales de l’UQAM, Sylvain St-Amand, a déjà fait sa valise cinq fois à destination de trois continents pour établir des contacts à l’étranger, signer des protocoles et des contrats, recruter des universités partenaires pour des échanges d’étudiants, accompagner des missions gouvernementales, etc.

Même si le gros de son travail s’effectue ici auprès des facultés, départements et programmes, il est absent plusieurs jours par mois, 12 mois par année, au grand dam de son épouse et de ses deux fils qui croyaient qu’il s’absenterait moins souvent que lorsqu’il était à McGill, où il a travaillé une dizaine d’années à la Faculté de management, à titre de directeur du Centre d’études en gestion internationale. En fait, il se pourrait bien qu’il voyage davantage, car il n’est pas responsable des activités internationales d’une seule faculté, mais de mettre en œuvre la politique internationale de l’université toute entière.

Pour sa mission la plus récente en octobre, il était en Chine avec la ministre des Relations internationales du Québec, Mme Monique Gagnon-Tremblay, où il a signé une entente avec la «meilleure école de langue de Chine», la Beijing Language and Culture University, pour l’échange de moniteurs de langues. Une étudiante de l’UQAM, Christelle Massé, y enseigne déjà le français tandis qu’une étudiante chinoise agit à titre d’assistante de langue pour le mandarin à l’UQAM cette année. Parlant couramment le chinois, Sylvain St-Amand est très à l’aise en Asie qu’il a parcourue de fond en comble plusieurs fois.

Au cours de cette mission, il a aussi signé une entente préparée par le vice-recteur Michel Jébrak et le professeur Alfred Jaouich avec les autorités de la China University of Geosciences pour favoriser la venue d’étudiants de 3e année de bac et des cycles supérieurs en sciences de la Terre et de l’atmosphère et l’envoi de stagiaires du Québec dans des lieux d’exploration en Chine. Il a également assisté à la collation des grades de la deuxième cohorte d’étudiants du MBA pour cadres offert par l’UQAM à la China University of Mining and Technology de Xuzhou, dans la province du Jiangsu. Il en a profité pour établir des contacts dans la province du Shandong (au sud de Beijing) où nous pourrions envoyer des étudiants



Photo : Nathalie St-Pierre

Sylvain St-Amand, directeur du Service des relations internationales.

dans des endroits ciblés enseigner le français pour favoriser la venue d’étudiants chinois à l’UQAM, confie-t-il. «Les Français le font, nous pourrions le faire aussi, et ça marche !», dit-il enthousiaste. Les Chinois sont très ouverts à l’idée d’aller étudier à l’étranger dans les meilleures universités occidentales où ils n’hésitent pas à payer les frais de scolarité exigés, même élevés, précise-t-il. «Nous pourrions les aider à choisir l’UQAM en leur offrant des cours de langues chez eux.»

Mobilité étudiante

Sylvain St-Amand a également à cœur de convaincre les étudiants (par l’entremise de leurs profs) de profiter des bourses et programmes offerts pour compléter une ou deux sessions d’études à l’étranger. «Nous avons un rattrapage à faire à ce chapitre», précise-t-il. La Conférence régionale des élus de Montréal, appuyée par les quatre universités montréalaises et la Chambre de commerce, laissait entendre il y a deux semaines à peine que le nombre d’étudiants internationaux avait triplé au Québec en 20 ans, mais qu’une infime minorité de Québécois prenait le chemin inverse (entre 1 % et 15 % selon les universités et les programmes). Des quatre universités à Montréal, l’UQAM est dans la moyenne faible.

La stratégie du directeur du Service des relations internationales sera de favoriser les ententes avec des universités qui nous ressemblent et qui

nistère a changé en ce qui regarde les étudiants internationaux et exige maintenant la parité dans les échanges bilatéraux : un étudiant arrive, un étudiant québécois doit partir. Quand la réciprocité n’est pas là, l’étudiant étranger est à nos frais. M. St-Amand est convaincu également que plus d’étudiants pourraient profiter d’un volet international dans leurs études s’ils étaient bilingues ou trilingues. Les langues étrangères sont un investissement extrêmement important, non seulement pour les études mais pour toute la vie, notamment pour se trouver un emploi valorisant et rémunérateur.

Les Européens, avec le «processus de Bologne» qui standardise et ajuste les programmes d’études aux programmes nord-américains – baccalauréats, maîtrises, doctorats – à travers la Communauté européenne, sont très tentés de venir étudier en Amérique du Nord. En cours d’élaboration depuis cinq ans, ce «processus» favorise énormément la mobilité étudiante. Il va falloir, de l’avis de M. St-Amand, enclencher notre propre réflexion sur les moyens à prendre pour intégrer l’expérience internationale

au parcours académique de nos étudiants.

Nos voisins latins

L’Amérique latine comporte un potentiel très intéressant à exploiter, selon M. St-Amand. D’abord, ce sont nos voisins du sud et nous avons déjà beaucoup de liens avec un grand nombre d’universités. «De toutes les universités québécoises, c’est ici que nous avons le plus d’expertise sur le Brésil, par exemple. Nous sommes en lien avec une douzaine d’institutions là-bas.»

Sur le front de la coopération internationale, reconnue dans la politique de l’UQAM, c’est en Afrique que nous avons plusieurs projets de développement, en Guinée notamment. Mais Sylvain St-Amand rappelle que nous avons des partenariats très importants avec Haïti et la Bolivie.

Prochaine destination du directeur du Service des relations internationales : le Brésil avec le directeur du Centre d’études sur le Brésil, Gaétan Tremblay! ●

PUBLICITÉ

PUBLICITÉ

LUNDI 27 NOVEMBRE
Faculté des sciences humaines
Cercle d’animation psychanalytique (CAP) : «Violence de l'autre, violence contre soi», de 19h15 à 21h15.
Animatrice : Louise Grenier, psychologue.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-2901.
Renseignements : Louise Grenier (514) 987-4184
grenier.louise@uqam.ca

MARDI 28 NOVEMBRE
CERB (Centre d'études et de recherche sur le Brésil)
Exposé des midis Brésil brunché : «Pantanal : biodiversité et culture», suivi d'une discussion, de 12h30 à 14h.
Présentateur : Lidiamar Albuquerque.
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-1060.
Renseignements : Véronique Covanti (514) 987 3000, poste 8207
brasil@uqam.ca
www.unites.uqam.ca/bresil

UQAM Générations
Café-débat : «Le sens de la responsabilité, est-il inné ou acquis?», de 13h30 à 15h.
Participants : Claire Landry, Jacques Sénécal, Jean-Jacques Sainte-Marie.
Pavillon Maisonneuve, salle B-R200.
Renseignements :
Chantal Lebeau (514) 987-7784
lebeau.chantal@uqam.ca
www.generations.uqam.ca

Réseau ESG UQAM
Gala Prix Performance 2006, de 18h à 22h.

Cabaret du Casino de Montréal.
Renseignements :
Émélie Corriveau (514) 987-3000, poste 3711
corriveau.emelie@uqam.ca
www.reseauxesg.uqam.ca

JEUDI 30 NOVEMBRE
Service de la formation continue
Formation : «Communication avec les médias en période de crise», également le **1^{er} décembre** de 9h à 17h.
Conférence : Jocelyne Cazin, journaliste; Andrée Dupont, spécialiste et formatrice en gestion des organisations et en gestion de crise.
Pavillon Hubert-Aquin, salle A-1330.
Renseignements : Richard Cauchon (514) 987-3000, poste 6594
cauchon.richard@uqam.ca
www.formation.uqam.ca

Département de musique
Cours de maître avec le pianiste Christian Leotta, de 17h à 19h30.
Pavillon de musique, salle F-3080.
Renseignements : Henri Brassard (514) 987-3000, poste 4899
brassard.henri@uqam.ca
www.musique.uqam.ca

École supérieure de théâtre
Pièce : *Macbett de Ionesco*, jusqu’au **9 décembre** à 20h, également le **1^{er} décembre** à 14h, relâche les **3 et 4 décembre**.
Mise en scène : Jean Boilard.
Pavillon Judith-Jasmin, Studio d’essai Claude-Gauvreau (J-2020).
Renseignements : Denise Laramée

(514) 987-4116
laramee.denise@uqam.ca
www.estuqam.ca

VENDREDI 1^{ER} DÉCEMBRE
ORÉ (Observatoire des réformes en éducation)
Séminaire : «Du concept de discipline à celui de développement d'une communauté apprenante, en passant par celui d'une gestion de classe», de 13h30 à 15h45.
Conférencière : Rosette Defise, licenciée en psychologie, membre de l'ORÉ.
Pavillon de l'Éducation, salle N-6320.
Renseignements : Rosette Defise
rosette.defise@usherbrooke.ca

LUNDI 4 DÉCEMBRE
Département de musique
Concert de l'Atelier d'opéra de l'UQAM, de 20h à 22h.
Sous la direction de Colette Boky; Denyse Saint-Pierre, piano; Samuel Gagnon, direction des ensembles vocaux.
Centre Pierre-Péladeau, Salle Pierre-Mercure, 300, rue de Maisonneuve Est.
Renseignements : Hélène Gagnon (514) 987-3000, poste 0294
gagnon.helene@uqam.ca
www.musique.uqam.ca

MARDI 5 DÉCEMBRE
ARUC-ES (Alliances de recherche universités communautés - Économie sociale)
Séminaire : «Individualisation du travail et transformation du lien social : illustration à travers un parcours dans les métiers des TIC», de 9h30 à 12h.
Conférencière : Patricia Vendramin, Université Catholique de Louvain.
Pavillon Saint-Denis, salle AB-2210.
Renseignements : Jean-Marc Fontan (514) 987-3000, poste 0240
fontan.jean-marc@uqam.ca
www.aruc-es.uqam.ca ou www.crisis.uqam.ca

MERCREDI 6 DÉCEMBRE
Département des sciences religieuses
Conférence : «La diaspora, la mosaïque et l'arc en ciel : la population indienne et le multiculturalisme au Canada et à l'Ile Maurice», de 12h30 à 14h30.
Conférencière : Anouck Carsingnol,

Institut universitaire de hautes études internationales, Genève, Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-1950.
Renseignements : Lucie D'Amours (514) 987-4497
sciencesdesreligions@uqam.ca
www.religion.uqam.ca

Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques
Conférence : «Briser les mythes du terrorisme», de 18h à 19h30.
Conférenciers : Marc Sageman, consultant; Jacques Duchesneau, Administration canadienne de la sûreté du transport aérien.
Pavillon Sherbrooke, salle SH-2800.
Renseignements : Katia Gagné
gagne.katia@uqam.ca
www.dandurand.uqam.ca

JEUDI 7 DÉCEMBRE
École des sciences de la gestion
Conférence BMO-Innovation : «L'innovation dans l'économie et la gouvernance», de 12h à 13h30.
Conférenciers : Claude Béland, Chaire de responsabilité sociale et de développement durable; Faiz Gallouj, professeur, Université des sciences et technologies de Lille, France.
Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements : Evelyne Dubourg (514) 987-3000, poste 2315
dubourg.evelyne@uqam.ca
www.esg.uqam.ca

Département de sciences juridiques
Conférence : «La Loi sur la protection du consommateur face à Internet: le cyberconsommateur oublié!», de 16h à 17h30.
Conférencier : Vincent Gautrais, Université de Montréal, salle A-1715.
Renseignements :
Pierre-Claude Lafond (514) 987-3000, poste 8313
lafond.pierre-claude@uqam.ca

École supérieure de théâtre
Pièce : *Grandeur et décadence*, jusqu’au **16 décembre** à 20h, également le **8 décembre** à 14h, relâche les **10 et 11 décembre**.
Mise en scène et adaptation : Pascal Contamine; direction musicale et orchestration : Monique Martin; pianiste-répétiteur : Stéphane Aubin.
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-M400, Studio théâtre Alfred-Laliberté.

Renseignements : Denise Laramée (514) 987-4116
laramee.denise@uqam.ca
www.estuqam.ca

VENDREDI 8 DÉCEMBRE
Galerie de l'UQAM
Exposition : «Paramètre 2006», exposition des étudiants du baccalauréat en arts visuels et médiatiques, jusqu'au **16 décembre**, du mardi au samedi, de 12h à 18h.
Vernissage le **7 décembre** à 18h
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-R120, 1400, rue Berri (Métro Berri-UQAM).
Renseignements :
galerie@uqam.ca
www.galerie.uqam.ca

LUNDI 11 DÉCEMBRE
CELAT-UQAM
Colloque : «Attention! Écrivains méchants!», de 14h à 17h et le **12 décembre** de 9h45 à 17h.
Nombreux conférenciers.
Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements : Caroline Désy (514) 987-3000, poste 1664
desy.caroline@uqam.ca
www.celat.ulaval.ca

MARDI 12 DÉCEMBRE
Département d'études urbaines et touristiques
Conférence du FORUM «URBA 2015»: «Consultations populaires et analyse du risque social des projets de développement urbains», à 17h30.
Conférencière : Julie Caron-Malenfant, vice-présidente, les Consultants D.P.R.M.
Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements :
Florence Junca-Adenot (514) 987-3000, poste 2264
urba2015@uqam.ca
www.deut.uqam.ca/contenus/urba_2015.htm

Formulaire Web

Pour nous communiquer les coordonnées de **vos événements**, veuillez utiliser le formulaire à l’adresse suivante :
www.uqam.ca/evenements
10 jours avant la parution.
Prochaines parutions :
8 et 22 janvier 2007.

CHOQ.FM participe à la Grande guignolée des médias

Pour la deuxième année, CHOQ.FM, la radio étudiante de l’UQAM, participera à titre de partenaire officiel, à la Grande guignolée des médias le **7 décembre** prochain.

L’équipe de CHOQ.FM, recueillera des denrées non périssables et des dons monétaires, le **7 décembre entre 6h et 19h**, au local de CHOQ.FM, au 279, Ste-Catherine Est, coin Sanguinet (DC-R100). Musique, animation, Djs et autres surprises seront au rendez-vous.

Pour les personnes qui ne pourraient participer à la guignolée, il est possible de déposer des denrées aux locaux de CHOQ.FM, à partir du **27 novembre**.

Renseignements :
www.choq.fm

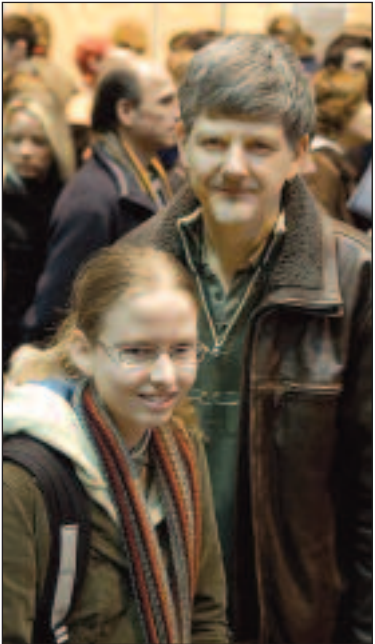
PUBLICITÉ

On est venu de loin pour les Portes ouvertes...

Dominique Forget

Stéphanie Bernier et son père, Jean, on fait l’aller-retour La Pocatière-Montréal, samedi, le 18 novembre dernier. Ils ont parcouru quelque 700 kilomètres en une seule journée pour participer à la journée Portes ouvertes de l’UQAM. La jeune cégépienne termine ses études collégiales en arts plastiques et songe à entreprendre un baccalauréat en arts visuels et médiatiques l’automne prochain. Elle a profité de sa visite à Montréal pour discuter avec des représentants de la Faculté des arts, question de tâter le pouls de l’UQAM, de recueillir quelques conseils sur la préparation de son portfolio – essentiel à l’admission –, et d’examiner les différences entre le profil «enseignement» et celui dédié à la pratique artistique. Elle a aussi visité les ateliers de peinture et de sculpture, les salles multimédias et le Café des Arts. «J’hésite entre différentes universités, admet-elle. Mais j’aime ce que j’ai vu ici aujourd’hui.»

Sur la grande place, dans l’aire réservée aux arts et aux communications, on avait peine à circuler tellement les intéressés étaient nombreux. Les autres kiosques ne dérogeaient pas non plus. Partout, on faisait la file pour discuter avec les professeurs des



Stéphanie Bernier et son père Jean, sont venus de La Pocatière pour participer aux Portes ouvertes.

différentes facultés, échanger avec les responsables de l’admission ou de l’aide financière, bavarder avec des étudiants à propos des résidences et du Centre sportif ou se renseigner sur les programmes de formation à distance.

Julie Frenette, agente de recrutement et responsable de l’organisation de la journée, était visiblement aux anges. La journée a attiré plus de 4 000 visiteurs, le double de l’année précé-



Photos : Michel Giroux

On avait peine à circuler dans l’aire réservée aux arts et aux communications.

dente. «C’est la première fois qu’on organise les Portes ouvertes un samedi, a-t-elle expliqué. Autrefois, c’était en semaine. Cette nouvelle formule permet plus facilement aux parents d’accompagner leurs enfants. On constate aussi que les futurs étudiants viennent de plus loin qu’à l’habitude. J’ai rencontré des gens de l’Outaouais, de Joliette et de Québec.» Un autobus avait d’ailleurs été nolisé pour amener les participants de la capitale. Aucun siège n’est resté vacant.

Pour sa part, la directrice du Bureau du recrutement, Anik Lalonde, a souligné la participation exemplaire des étudiants, des professeurs et des employés de l’UQAM. «En organisant l’événement un samedi, on empiétait sur leur temps de loisir, mais tous ont répondu avec beaucoup de générosité.»

Professeurs et diplômés au rendez-vous

Au kiosque réservé aux mathématiques, ce n’était pas un, mais deux professeurs qui répondaient aux questions des visiteurs. Les jeunes voulaient en savoir plus sur le contenu des cours. Les parents étaient souvent plus terre-à-terre : «un baccalauréat en mathématiques, à quoi ça sert?!» Sorana Froda, professeure en statistiques, et François Bergeron, professeur en mathématiques fondamentales, n’ont pas

chômé. «J’avais apporté mon ordinateur portable pour travailler durant les temps morts, a admis le professeur Bergeron. J’ai vite oublié ça.»

François Bergeron est allé jusqu’à inviter plusieurs cégépiens à venir assister à ses cours, pour mieux se faire une idée. «Personnellement, je ne parle pas tellement aux visiteurs de taux de placement ou des critères d’admission. Il y en a qui sont beaucoup plus shabilité que moi à le faire. Je suis ici pour parler de la passion des mathématiques, de ce qui m’anime. Ce devrait être ça, le moteur d’une carrière.»

Les diplômés aussi ont mis l’épaule à la roue. Parmi eux, Angelo Cadet (arts dramatiques, 1995), comédien et animateur à la télévision, et Raynald Gagné (communications, 1976), producteur à la télévision, ont offert leur journée bénévolement pour inciter les jeunes à suivre leurs traces. «J’exerce le plus beau métier du monde, a dit

Raynald Gagné. Je veux partager cette joie avec d’autres.» Pour sa part, Angelo Cadet encourageait les comédiens en herbe à passer leurs auditions. «Quand j’ai passé les miennes, j’avais le trac. J’avais l’impression de sauter dans le vide. Je suis prêt à servir de filet de sécurité aux plus jeunes.»

Daniel Boismenu (chimie, 1979), récipiendaire d’un prix Reconnaissance 2006 de l’UQAM et responsable du laboratoire de protéomique au Centre d’innovation Génome Québec-Université McGill vantait quant à lui l’approche conviviale de l’UQAM. «Ici, les professeurs sont faciles d’approche et appellent les étudiants par leurs noms. Il y a un réel esprit de solidarité.»

Justement intéressée par la chimie, Véronique Archambault arrivait d’une visite au Complexe des sciences Pierre-Dansereau – des navettes assu-

raient un service constant entre le campus de l’Est et celui de l’Ouest. Elle s’est dite impressionnée par les laboratoires ultra-modernes. Sa copine Mathilde Benoit, originaire de Granby, s’était plutôt attardée aux résidences : «ça jouera dans mon choix final.»

Accompagner les cégépiens dans leur décision

Les conférences organisées dans le cadre de la journée ont également connu un franc succès. Celle de l’économiste et professeur Pierre Fortin a fait salle comble. Il était question de l’avenir démographique et économique du Québec et des répercussions sur le marché de l’emploi. Louisette Jean, conseillère en orientation, a pour sa part incité les cégépiens à choisir le meilleur programme pour eux, en tenant compte de leurs personnalités, de leurs valeurs, de leurs styles de vie et de leurs rêves. Johanne Babin, coordonnatrice à l’ÉSG s’est adressée spécifiquement aux aspirants gestionnaires, leur expliquant les différences entre chacun des programmes de l’École, autant sur le plan de la formation que de la pratique.

Enfin, Anik Lalonde avait préparé une présentation spécifiquement à l’attention des parents, leur expliquant, par exemple, les différences entre un baccalauréat spécialisé, une combinaison mineure/majeure ou un baccalauréat par cumul. «Les parents sont parfois déphasés par rapport à la réalité actuelle. On veut les aider à accompagner leurs enfants le mieux possible dans leur décision.» Plusieurs parents et cégépiens sont restés après sa conférence, pour discuter de leurs options. La directrice n’a pas hésité à remettre sa carte à plusieurs d’entre eux et à les inviter à l’appeler personnellement pour poursuivre les discussions. «Les Portes ouvertes, c’est une première étape, a-t-elle expliqué au journal. Viendront ensuite le dépôt des demandes d’admission, puis le choix final, pour ceux qui seront acceptés dans plusieurs universités. Nous assurerons un suivi tout au long du processus.» ●



Daniel Boismenu, diplômé en chimie, s’entretient avec Caroline Dubeau, étudiante en enseignement de l’UQAM, et sa sœur Marie-Claude, une cégépienne qui réfléchit à son avenir.

PUBLICITÉ